

Rencontre avec Eileen Hofer

Multifacette à paillettes

Anna Vaucher

Son premier frisson de liberté, elle l'expérimente derrière des barreaux, en 1991. Eileen Hofer a 15 ans. Et un insoutenable besoin de voler de ses propres ailes, qui pousse l'adolescente à quitter le nid familial genevois pour Thonon-les-Bains. «Je voulais révolutionner le monde et je me suis retrouvée dans un internat de jeunes filles, aux fenêtres barricadées!» Eileen, réalisatrice parmi d'innombrables autres activités, vit à l'époque seule avec sa mère d'origine turco-libanaise et éprouve la nécessité d'expérimenter la vie en communauté. «Je sentais se développer en moi une forme d'égoïsme que je haïssais. Je cachais mes sachets de bonbons. En pension, j'ai appris à les partager. C'était la meilleure école de vie.» Eileen Hofer a aujourd'hui 34 ans, et la liberté, elle a eu l'occasion depuis de l'expérimenter sous différentes formes.

Insatiable - «Je n'ai jamais eu l'impression d'exercer un seul métier» - elle semble avoir vécu plusieurs vies avant de se lancer, il y a trois ans, dans le cinéma. Et de réaliser cette année *Soap Opera in Wonderland*, son troisième court métrage, montré ce soir à Cinéma Tous Ecrans.

De New York en Equateur

Car Eileen Hofer ne tient pas en place. Elle finance ses études de Lettres à Genève en devenant mannequin. Une opportunité qui, bien qu'elle abhorre la superficialité du monde de la mode, lui permet de courir le monde. «Au milieu de mes études d'histoire de l'art, j'ai même pris une année sabbatique pour travailler. J'ai tenu huit mois.» Du jour au lendemain, elle quitte New York et ses podiums lustrés pour rejoindre l'Equateur où elle toque à la porte d'une association venant en aide aux enfants des rues, «par besoin de donner».

Elle pousse ses études jusqu'à l'obtention d'un postgrade en histoire du cinéma à Madrid, avant de devenir, entre autres, journaliste pour *Le Matin*. Une voie qui ouvre à la jeune femme les portes des festivals de cinéma. C'est en interviewant des réalisateurs, des producteurs - desquels elle dit, en tant qu'autodidacte, avoir tout appris - que lui prendra l'envie de faire elle-même son cinéma.

«Mon premier scénario, je l'avais déjà écrit à 9 ans. C'était une sorte de croisement entre *Les malheurs de Sophie* et *La croisière s'amuse!*» Puis à 18 ans, à Vienne pour apprendre l'allemand, elle assiste à un requiem de Mozart qui la bouleverse. «Je me



Eileen Hofer clôt avec «Soap Opera in Wonderland» sa trilogie de courts métrages. OUIVIER VOGELSANG

Eileen Hofer Bio express

- 1976** Naissance le 3 janvier à Zurich.
- 2002** Obtention d'une licence ès Lettres à l'Université de Genève.
- 2004** Postgrade en histoire du cinéma à l'Université autonome de Madrid (UAM).
- 2008** Sortie de *Racines*, son premier court métrage, montré dans plus de 70 festivals, dont celui de Locarno.
- 2009** Sortie de *Le deuil de la cigogne joyeuse*, montré dans 35 festivals, dont celui de Rotterdam. Prix du meilleur court métrage suisse de la relève.
- 2010** Sortie de *Soap Opera in Wonderland* qui clôt sa trilogie de courts métrages.

suis enfermée pendant deux semaines et j'ai écrit une intrigue amoureuse sur la vieille machine à écrire de ma mère!»

Inspiration musicale

Chamboulée par la force de la composition du requiem, elle ne l'écouterait plus jusqu'en 2007. Elle parcourt alors seule la Turquie en bus, de nuit, pour retrouver un paysage capturé par son ami et réalisateur turc Nuri Bilge Ceylan. «Le requiem passait à la radio. Comme à mes 18 ans, j'ai été transportée, avec le sentiment de vivre un voyage initiatique. J'ai sorti mon carnet et sous la petite lumière du bus, alors que tout le monde dormait, j'ai écrit le scénario de mon premier court métrage, *Racines*.»

Il sort en 2008 et a été montré depuis dans plus de septante festivals. Comme les deux suivants, il parle d'émigration. Mais

Soap Opera in Wonderland - dans lequel un émigré portugais, déguisé en lapin pour animer un anniversaire d'enfants, rencontre une employée de maison des Philippines - traite le thème de manière moins frontale, plus onirique. Plus près de l'univers de la réalisatrice. La chanteuse portugaise Linda De Suza, connue par le succès de *La valise en carton* dans les années 80, y fait une apparition.

De son appartement des Pâquis, où elle nous ressert du café dans sa délicate vaisselle de porcelaine, elle s'est déjà évadée pour des horizons aux accents, cette fois-ci, de long métrage. «Je prends des risques parce que je ne veux pas avoir de regrets. Je n'en ai connu qu'un seul. Et j'ai décidé de ne plus jamais sentir ce goût amer.»

Voir aussi en pages 26 et 28



La souplesse, ce n'est pas leur fort, aux chauffeurs de taxi. Enfin, je m'en voudrais de généraliser. J'en connais aussi des extras, serviables, bavards mais pas trop et débrouilles comme tout. Oui, certains chauffeurs sont sympas.

Mais pas celui de l'aéroport, qui a dit niet à une course dimanche dernier, en fin d'après-midi. Il avait pourtant devant lui une femme avec ses deux enfants de 4 et 6 ans, qui s'en revenaient de vacances. La Tunisie, sa chaleur, ses habitants si accueillants...

L'homme qui patiente derrière son volant n'est pas Tunisien, à l'évidence. La mère de famille lui demande de les conduire au Petit-Saconnex, avec valises et sacs à dos. Refus net du monsieur. Motif avancé? Il n'a pas de rehausseur de siège pour enfants, comme exigé par la loi. Donc pas de transport.

Alors là, permettez qu'on s'insurge! Elle fait quoi, la maman, avec ses deux poussins et ses bagages? Elle descend en ville en train pour reprendre un autre bus qui la poussera à la maison? Elle fait du stop avec tout son barda? Elle vitupère contre le manque de souplesse du chauffeur de taxi?

D'ailleurs, pourquoi n'y a-t-il pas à l'aéroport un local où entreposer des sièges pour enfants? Ça doit arriver tous les jours, des scènes aussi absurdes.

La vacancière, de retour sur le plancher des vaches, s'est mise en route avec ses petits. Ils sont rentrés à pied à la maison. Ce n'est pas le bout du monde, mais ça leur a pris des plombes.

Genève, terre d'accueil. Tu parles!

Julie

Retrouvez les chroniques de Julie sur notre page web, <http://julie.blog.tdg.ch>

Le dessin par Herrmann



Genève au fil du temps



Le pont de la Coulouvrenière (III/V) Le chantier débute en janvier 1895. Pour chacune des arches de 40 mètres, les architectes Bouvier et Habicht font réaliser onze cintres en bois qui serviront de support au coffrage de tablier. Tout avance rapidement, puisque le 1er août 1895, les éléments de soutien de la première voûte sont en place, s'appuyant sur la pile du quai du Sujet et celle de la bande de terre séparant les deux bras du Rhône. COLLECTION CENTRE D'ICONOGRAPHIE GENEVOISE

Retrouvez les images de la Bibliothèque de Genève. www.tdg.ch/geneve-au-fil-du-temps